



CHANSON

SUR L'AIR : *J'aime le mot pour rire.*

DANS de riches appartemens
On a vingt meubles différens ;
Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sofa doré
Mon petit réduit est paré (*bis*)
D'une simple bergere.

L'étoffe en est d'un blanc satin,
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printanière :
Le lustre en est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait (*bis*)
L'essai de ma bergere.

Dans ses contours bien arrondis
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre.
J'aime à m'y sentir à l'étroit ;
Et chaudement quand il fait froid (*bis*)
Je suis dans ma bergere.

Le jour, la nuit sans embarras
Joyeux je goûte dans ses bras
Un repos salulaire :
Avec délices je m'étends
Ah ! quel plaisir quand je me sens (*bis*)
Au fond de ma bergere.

Je n'en sors qu'avec des regrets,
Souvent j'y rentre et j'y voudrois
Passer ma vie entière :
Elle charme tout connoisseur :
Mais c'est moi seul qui par bonheur (*bis*)
Me sers de ma bergere.





ÉPIGRAMME

COMBIEN gagniez-vous autrefois
Durant votre mauvaise vie ?
Disoit un Curé tout pantois
A vieille catin convertie.
Douze sous me mettoient en jeu,
Repart-elle avec modestie.
Quoi douze sous ! quoi pour si peu !
Ah ! mieux eût valu, femme impie,
Le faire pour l'amour de Dieu.



ÉPITRE

A MM. du Camp de St-Roch.

MESSIEURS de St Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie ;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous ?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abrégé ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger.
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battans ou battus :
Messieurs du Camp et du Blocus,
Terminez de façon ou d'autre,
Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonades.
Mais, hélas ! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille Anglois dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou s'il répond de tems en tems
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire : je vous entens.

Quatre ans ont dû vous rendre sages
 Laissez donc là vos vieux ouvrages ;
 Quittez vos vieux retranchemens ;
 Retirez-vous, vieux assiégeans.
 Un jour ce mémorable siege
 Sera fini par vos enfans
 Si toutefois Dieu les protege.
 Mes amis, vous le voyez bien,
 Vos bombes ne bombardent rien ;
 Vos bélandres et vos corvettes
 Et vos travaux et vos mineurs
 N'épouvantent que les lecteurs
 De vos redoutables Gazettes ;
 Votre Blocus ne bloque point ;
 Et grace à votre heureuse adresse,
 Ceux que vous affamez sans cesse
 Ne périront que d'embonpoint.

(Par M. le Chev. DE PARNI.)



VERS

*Adressés à M. MICHU et à Mad. TRIAL, après les avoir vus
 jouer dans la pièce du baiser.*

JEUNE Alamir, adorable Zélie,
 Votre ingénuité, vos graces, vos talens
 Nous ont fait croire à la Féerie :
 Vous rendez vrais vos vieux Romans.
 Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne ;
 Du même feu que vous l'on se sent embraser,
 Et de vos spectateurs jaloux de ce baiser,
 La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.





COUPLET

SUR L'AIR : *de la Marmotte.*

JANSÉNIUS et Molina
Font bien du bruit en France.
Il n'est entre ces Messieurs-là
Qu'un doigt de différence;
L'un est en C... l'autre est en C.
Ils sont en concurrence.



LE CŒUR PERDU, LE CŒUR RENDU

CONTE

SOYEZ toujours aussi franche que bonne,
Disoient à *Jeanneton* des parens respectés;
Et surtout ne donnez votre Cœur à personne
» Sans nous avoir bien consultés. »
La fillette, à part soi, faisoit maint commentaire
Sur ces propos mille fois répétés.
Comment donner son Cœur? Cela peut-il se faire?
Des parens levent mal telles difficultés.
Peut-on vivre sans Cœur? quand on donne une chose
On ne l'a plus pourtant! Quel embarras! D'ailleurs,
Quand la famille enfin permet qu'on en dispose,
Par où donc nous sortent nos Cœurs!
Tandis que cette énigme occupoit notre belle,
L'amour sans l'avertir, la rangeoit sous ses loix.
Colin tout aussi simple qu'elle,
Sans se dire un amant en avoit tous les droits.
Ce n'étoit qu'un ami fidele,
Qu'une tendresse fraternelle,
Avec laquelle toutefois
On s'égaroit souvent aux bois.
Quel mortel vit jamais une bouche plus pure
D'un plus chaste baiser gouter la volupté!
Ces ignorans écoutoient la nature;
En sachant tout, nous avons tout gâté.

Ils osoient en toute innocence
 Ce qu'à moins de la perdre on n'ose plus chez nous,
 Ils vont jouir des plaisirs les plus doux,
 Et du mot de plaisir à peine ont connoissance.
 En variant les moyens d'être heureux,
 (Que d'essais on fait quand on aime !)
 Du même filtre enivrés tous les deux,
 Ils touchent au bonheur suprême :
 « Ah ! dit *Jeanmeton* toute en pleurs,
 » Mon cœur s'en va ; *Colin*... tu vas... tu vas le prendre !
 » Eh, mes parens ! . . aussi pourquoi ne pas m'apprendre
 » Que c'est ainsi que se perdent les cœurs?...
 » Mais, quoi !... je sens... *Colin*, des amis le plus tendre
 » Ne peut vouloir consommer mes malheurs...
 » Tout au milieu de mes clameurs,
 » Le bien que je pleurois tu viens de me le rendre !
 » Donne-moi souvent de ces peurs. »



LA CONSULTATION ÉPINEUSE

CONTE

UN avocat fut consulté
 Par un tendron d'aimable mine
 Qu'un gars avoit trop insulté.
 L'homme de loi l'examine,
 Trouve sous sa simple étamine,

Deux grands yeux pleins de volupté.
 Certain air de naïveté
 Peint sur sa figure enfantine,
 Un sein par l'amour agité
 Qui se soulève, se mutine
 Et semble en sa captivité
 Appeler une main lutine
 Qui lui rende sa liberté.
 Notre avocat est transporté.
 Il lorgne une taille divine,
 Des pieds mignons et délicats,
 Et ce qu'il voit de tant d'appas
 Ne vaut pas ce qu'il en devine.
 Avec ces titres de faveur
 On peut compter sur la ferveur
 Du légiste le plus austère.
 Le nôtre expert dans tous les droits
 Avoit, dit-on, plus d'une fois
 Pris ses licences à Cythere.
 Enfin, près de la belle assis,
 Il veut sans détour, sans mystère,
 De son cas savoir le précis.
 « Las! dit la belle désolée,
 » Je vais rappeler mon esprit
 » Et vous conter comme s'y prit
 » Le fripon qui m'a violée.
 » Il avoit un air tendre et doux
 » La taille la mieux découpée
 » Et le regard... tout comme vous. »
 Notre grave Jurisconsulte,
 Flatté d'avoir les mêmes traits,
 En ressent une joie occulte,
 Et rajeuni par tant d'attraits,
 S'approche encor un peu plus près
 De la beauté qui le consulte.
 « Poursuivez ce récit, dit-il,

» Car votre affaire m'intéresse. »
 — « Ah! Monsieur, qu'il étoit subtil!
 » Que l'amour inspire d'adresse!
 » Ses yeux sur mes foibles attraits
 » Se promenoient avec ivresse. »
 L'Avocat qu'un même feu presse
 N'a pas les regards plus discrets.
 — « Ce n'est pas tout, sa main hardie
 » Saisit la mienne au même instant. »
 Vous sentez sans que je vous die
 Que l'Avocat en fit autant.
 — « Ce n'est pas tout, sa perfidie
 » Méditoit un autre dessein,
 » Et toujours plus audacieuse,
 » Bientôt sa main licencieuse
 » Fourage les lys de mon sein. »
 Notre avocat sur ce modèle,
 Glissant une furtive main
 A travers la gaze infidèle,
 Enfile le même chemin.
 — « Ce n'est pas tout, d'un air farouche
 » A ses vœux je veux m'opposer :
 » Déterminé à tout oser,
 » Sa bouche se colle à ma bouche. »
 L'Avocat que l'exemple touche
 Ravit un semblable baiser,
 Ravit! je faux, on le lui donne;
 On feint de n'y pas consentir,
 Mais c'est pour mieux faire sentir
 Le prix de ce qu'on abandonne.
 Femmes, osez me démentir :
 Celle qui jamais ne pardonne
 Est trop sujette au repentir.
 — « Ce n'est pas tout, son feu redouble,
 » Il me transporte malgré moi,
 » Les genoux tremblans et l'œil trouble.

» Je ne sais plus... ce que je vois. »
 L'Avocat non moins troublé qu'elle
 Répète une leçon si belle.
 Tous deux bientôt perdent la voix,
 Tous deux se plongent à la fois
 Dans une extase mutuelle.
 Notre Avocat crut jusqu'au bout
 Avoir imité son modele.
 — « Ce n'est pas tout, dit la donzelle. »
 — « Comment diable! ce n'est pas tout!
 » Qu'avoit-il de plus à vous faire,
 » Vous m'étonnez! dites, ma chere,
 » Comment la chose se passa. »
 — « Eh! mais voici tout le mystere,
 « Monsieur, c'est qu'il recommença. »



ÉPIGRAMME

EN nous peignant l'Abbé le Blanc,
 La Tour a trop fait, ce me semble.
 N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
 Faut-il encor qu'il soit parlant.





L'ATHÉE MOURANT

CONTE

CERTAIN auteur dont la manie
Fut de se croire un grand génie
Lorsqu'il affirmoit par écrit
Que ses pareils n'ont point d'esprit;
De croire sa gloire éternelle
S'il démontroit en érudit
Que toute ame humaine est mortelle,
Que tout est corps, que tout périt;
Ce prédicant de l'athéisme
Dans un gros volume oublié
Avoit à plaisir délayé
Le plus désespérant sophisme,
Ce qui l'avoit fort égayé;
Avec le plus gauche cynisme
Il y railloit le catéchisme;
On sait que rien n'est plus plaisant;
Instructif autant qu'amusant,
Il n'y parloit que d'*Organisme*,
Et caressant son barbarisme,
Il s'admiroit en se lisant.
L'impitoyable maladie
Fondant sur lui comme un voleur,
A ce savant plein de frayeur

Fit chanter la palinodie.
— « Vite, qu'on aille aux Capucins !
» Dieu ! sous mon lit s'ouvre un abyme.
» Mes amis, je ne suis que crime ;
» Invoquez pour moi tous les Saints. »
Pere *Ange* arrive. Un livre impie
Est le seul mais le grand forfait
Que notre homme en toute sa vie
S'accuse en pleurant d'avoir fait.
« — Un livre impie ! Et sous quel titre ?
» Quand, chez qui, comment imprimé ? »
De tout, chapitre par chapitre,
Le Révérend fut informé.
— « C'est un Dieu de miséricorde
» Que celui que vous adorez ;
» Le pardon que vous implorez,
» Ne doutez pas qu'il ne l'accorde. »
— « Hélas ! reprend le Pénitent,
» Dans la douleur la plus amère,
» Dieu me doit toute sa colere,
» Car je l'outrage à chaque instant.
» Que dis-je ? après ma sépulture
» J'attaquerai mon créateur ;
» L'ouvrage dont je suis auteur
» Va jusqu'à la race future
» Transmettre un poison corrupteur. »
— « Calmez-vous, reprenez courage,
» Dit le Capucin rassuré
» Par un aussi pieux langage,
» Votre peur a mal mesuré
» Les effets qu'aura votre ouvrage.
» De Dieu bénissez les bontés ;
» Dans la douleur qui vous accable,
» Lui seul m'appelle à vos côtés,
» Pour vous démontrer moins coupable.
» Excepté deux de vos amis,

» Que je connois, qui pour vous plaire
 » Ont acheté leur exemplaire,
 » Vous l'ont montré, me l'ont remis,
 » Je suis sûr que de votre livre
 » Personne ne fut curieux ;
 » Votre libraire est furieux
 » De devoir le vendre à la livre... »
 — « A la livre ! A qui parlez-vous,
 » Reprit le malade en courroux ?
 » C'est aussi faux que malhonnête
 » Un Capucin n'est qu'une bête.
 » Sortez, vil tartuffe, imposteur,
 » Impudent calomniateur...
 » Mais tout Prêtre est de même étoffe.
 » A la livre !... Il m'eût attrapé,
 » Mais me voilà bien détrompé :
 » Je veux mourir en philosophe. »



LA NYMPHE DE SPA

A L'ABBÉ RAYNAL

Tu vas quitter cette aimable retraite
 Où loin du bruit, des fourbes, des cagots,
 Libre de soins, ton âme satisfaite
 A su goûter les douceurs du repos
 Dans ces forêts, en mon réduit sauvage,
 Où les beaux jours amènent tous les ans
 Tant d'êtres nuls, tant de fous différens,
 Avec orgueil j'ai vu paroître un sage.
 Ainsi tu vois dans mon riant vallon
 Parmi la mousse et la pâle fougère,
 Briller parfois une fleur passagère,
 Quelques moments émailler le gazon
 Et parfumer la stérile bruyère.
 De ses malheurs imbécile artisan,
 Que contre toi dans sa fureur glapisse
 Des préjugés l'aveugle partisan ;
 Que des mortels ce farouche tyran,
 Le fanatisme à ton nom seul frémisses !
 Le chêne altier de vingt siècles vainqueur,
 Eleve aux Cieux son auguste feuillage :
 Autour de lui, des autans en fureur
 En vain mugit l'impétueuse rage ;
 Inébranlable il voit rouler l'orage.
 A son abri les chœurs du bocage